



HAL
open science

Les fondements scientifiques de la philosophie de Kant

Abdoulaye Ba

► **To cite this version:**

Abdoulaye Ba. Les fondements scientifiques de la philosophie de Kant. Le Cahier philosophique d'Afrique, 2021. ⟨hal-03500583⟩

HAL Id: hal-03500583

<https://hal.science/hal-03500583v1>

Submitted on 22 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Les fondements scientifiques de la philosophie de Kant

Abdoulaye BA

Département de philosophie

Université Cheikh Anta Diop de Dakar

Membre associé des Archives Poincaré, Université de Lorraine, Nancy

Le cahier philosophique d'Afrique, revue internationale de philosophie, Université Joseph Ki-Zerbo, Ouagadougou, Burkina Faso, ISSN 0796-58-42, n°020, 2021, p. 35-47.

Abstract

Kant has been known not only through his moral system but also as the one who claimed having done a Copernican revolution in the field of knowledge, meaning that this latter is to be construed from the man's point of view. But in spite of the significance of such ideas, in this paper I intend to focus on the way his philosophy is shaped and inspired by science, namely by mathematics, physics and logic.

Keywords: Epistemology, Copernican revolution, mathematics, logic, physics

Résumé

Ce que l'on retient souvent de Kant en dehors de sa morale, c'est ce qu'il appelle sa révolution copernicienne. Il aurait introduit une nouvelle perspective en philosophie de la connaissance en considérant que celle-ci devra désormais se construire autour du sujet qui en devient le point d'ancrage. Cependant, l'on ne met pas assez en avant les présupposés scientifiques qui lui permettent de valider ses vues et qui peuvent aider à la compréhension de ses écrits. L'objectif de cet article est de proposer une lecture de l'auteur, sous cet angle, en le situant dans son temps par rapport à ces trois sciences que sont les mathématiques, la physique et la logique.

Mots-clés : Théorie de la connaissance, révolution copernicienne, physique, mathématiques, logique

Introduction

Kant se singularise entre autres par le type de rapport qu'il a entretenu avec la science de son temps. Qu'il s'agisse des mathématiques, de la physique ou encore de la logique¹, on peut le voir s'y rapporter suivant une double posture. D'abord, en tant que penseur systématique, il intègre toutes ces sciences dans un mouvement général de réflexion qui en fait des objets de sa philosophie. Ensuite, de manière plus *fondamentale*, ces mêmes sciences apparaissent comme le terreau dont se nourrit sa philosophie et à partir duquel se construit sa pensée. De quelle manière les disciplines précitées imprègnent-elles cette philosophie et en particulier sa partie métaphysique ? Comment la considération de ces fondements permet-elle de mieux éclairer cette dernière ? Quel est le rapport génétique entre la science et la philosophie kantienne ? Nous répondrons à ces questions selon deux axes. Le premier portera sur le rapport de Kant avec les mathématiques et la physique. Le second nous permettra, en ce qui concerne la logique, de voir comment la postérité, et en particulier Frege, révisera certaines idées dans ce domaine, postérité qui fera en même temps la promotion d'autres idées initiées ou développées par Kant en théorie de la connaissance par exemple.

1- Rapports entre la philosophie de Kant, les mathématiques et la physique

Nous voulons défendre, en ce qui concerne le rapport de Kant avec les mathématiques et la physique, la thèse suivante : ces sciences sont fondatrices des idées de l'auteur développées dans la *Critique de la raison pure* concernant la métaphysique. Il s'agira de montrer pourquoi toute la critique déployée à l'encontre de la métaphysique est justifiée par le succès de ces sciences, succès philosophiquement entériné par Kant. En quel sens ces sciences telles que conçues à l'époque légitiment-elles la critique menée contre la métaphysique?² Dans la

¹ Nous choisissons de parler plus spécifiquement du rapport entre Kant et la logique dans notre second point pour nous en servir comme rampe de notre propos critique. Nous précisons juste à titre indicatif que nous laissons d'autres pistes de côté, en particulier celle qui nous aurait amené à examiner comment la conception kantienne du sujet s'ancre pour partie dans cette logique. En dehors du fait qu'on peut le voir en lisant Kant entre les lignes, on consultera pour un bref aperçu Dupond (2006).

² Nous parlons de la métaphysique dans la *Critique de la raison pure*, mais il est à tout à fait vrai qu'on peut poursuivre l'examen dans la *Critique de la raison pratique* et dans les *Prolégomènes*. Dans la deuxième critique où il est question de fonder la morale, la prise en compte de la science de l'époque reste un aspect important : la liberté à la base de cette morale est pensée en contraste avec cette science ; le déterminisme du monde physique étant supposé ne pas agir sur le nouménal. On pourra dire la même chose du projet (qui n'aura pas été mené à son terme) d'une nouvelle métaphysique dans les *Prolégomènes*.

préface à la première édition de la *Critique de la raison pure*, il (1905, p. 8) se prononce ainsi sur la nature de cette critique :

« Je n'entends point par là une critique des livres et des systèmes, mais celle du pouvoir de la raison en général, par rapport à toutes les connaissances auxquelles elle peut aspirer *indépendamment de toute expérience*, par conséquent la solution de la question de la possibilité ou de l'impossibilité d'une métaphysique en général et la détermination aussi bien de ses sources que de son étendue et de ses limites, tout cela suivant des principes ».

Examinons, pour commencer, cette posture critique à l'égard de la métaphysique en partant des mathématiques. Relativement à la métaphysique, les mathématiques se posent comme l'étalon de référence pour tout engagement dans la voie sûre d'une science. Et nous trouvons chez Kant deux arguments permettant d'asseoir cette thèse et qui font écho à l'idée qu'on se faisait du statut de la science de l'époque.

L'un a partie liée avec la nature même de la connaissance mathématique et se rapporte à son caractère nécessaire et universel. Ce caractère nécessaire et universel des mathématiques, déjà manifeste avec Euclide, est réaffirmé par Leibniz qui, pour n'évoquer que cet aspect, explicite et formalise les principes logiques élémentaires sur lesquels repose cette science. Il s'agit du principe du tiers exclu, du principe d'identité et du principe de non contradiction (ou de contradiction). Ces principes, qui communiquent leur force aux mathématiques en en faisant cette science rigoureuse, sont ceux-là mêmes qui structurent la raison d'après lui. Son talent de philosophe, de mathématicien et de logicien lui donne les moyens, plus que les autres, de faire passer l'idée que même Dieu se soumet à ces principes dans la mesure où il veut rester rationnel et logique. Mais c'étaient des principes reconnus et partagés, sur lesquels on faisait reposer l'édifice mathématique. Cette vision platonisante que Kant épousait, et qui perdure encore aujourd'hui, promeut l'idée, ou l'idéal, que la science mathématique doit être revêtue de l'habit du nécessaire et de l'universel pour s'imposer et inspirer les autres sciences. Le caractère nécessaire et universel des idéalités mathématiques nourrit le réalisme (auquel on rapporte le platonisme) qui a accompagné leur développement et qui tendait à légitimer le rejet des postures empiristes et psychologisantes. Ce qu'on comprendra au tournant du XIX^{ème} siècle sous le nom de logicisme avec Frege et Russell se rattache historiquement et philosophiquement aux critiques anti-psychologistes d'abord amorcées par Kant.

L'autre argument renvoie à l'existence et au statut de l'intuition dans le processus d'acquisition de la connaissance. Par leur contact avec l'intuition sensible, les mathématiques répondent au critère érigé par Kant, qui est que l'être humain ne saurait prétendre à la connaissance sans, sous une forme ou une autre, avoir une relation avec l'expérience. La

sensation, matière de l'intuition sensible, garantit cette condition en mathématiques. Il n'y a pas d'image du cercle sans intuition du cercle ; il n'y a pas de figure concevable en général pour le mathématicien sans cette source première qu'est l'intuition. Mais, il est tout aussi clair que la figure du géomètre n'est pas le décalque de la figure sensible. Si dans ce domaine il y a le règne de la nécessité, c'est parce que les propriétés et les lois mathématiques échappent aux fluctuations et au caractère évanescent de l'expérience, toujours particulière par définition. Ainsi qu'on peut le dire avec Eugène Babin (1945, p.170) dans « L'objet de l'intuition sensible selon Kant, et l'objet de la physique mathématique »

« (...) L'objet des mathématiques fait abstraction de la matière sensible et individuelle et commune, de telle sorte que, s'il ne peut exister sans matière sensible, du moins peut-il être conçu sans elle, et c'est ainsi qu'il est conçu et étudié par le mathématicien (...). Alors que le physicien cherche à connaître les êtres naturels moyennant des définitions naturelles, c'est-à-dire qui impliquent matière sensible, le mathématicien cherche à avoir la science d'êtres purement abstraits moyennant des définitions comportant matière intelligible seulement (...) ».

Comparée aux mathématiques, la physique relève donc d'une nécessité moins contraignante, sans que cela ne l'empêche, elle aussi, de s'imposer en modèle pour la métaphysique. Le siècle de Newton³ ne l'a-t-elle pas *sacrée* science-mère (au détriment justement de la métaphysique) ? Il est vrai que l'Écossais Hume était passé par là avec son scepticisme qui paraissait être en phase avec les dires et l'esprit de l'illustre Anglais. Nous voulons évoquer la méfiance légendaire de ce dernier vis-à-vis d'un certain type d'hypothèse, qui l'inclinait à professer un expérimentalisme qui colle aux faits et qui s'éclaire de principes mathématiques. Pour cela, ses contemporains et la postérité (surtout celle cultivée et savante dans laquelle il convient de classer Kant) reconnaîtront en lui, et par ricochet dans la physique qu'il a engagée dans une voie révolutionnaire, celui qui a découvert les lois profondes de l'univers. La physique avait suffisamment montré de l'efficacité et une capacité à rendre compte des phénomènes et des lois qui les régissent pour ne pas être célébrée. Pour échapper à l'impasse humienne, Kant cherchera son inspiration chez Newton et dans la physique de son temps ce quasi dogme de la nécessité et de l'universalité des lois, étalon de toute connaissance humaine à établir. Armé de cette conviction, le philosophe de Königsberg pouvait alors, pour emprunter sa tournure, convoquer la raison métaphysicienne devant son propre tribunal. En des phrases bien connues, la métaphysique est dépeinte comme un vaste champ de bataille d'où aucun protagoniste ne sort triomphant. Contrairement à la physique et aux

³Chronologiquement, Newton est à la fois du XVII^{ème} et du XVIII^{ème} siècles. Toutefois, c'est bien le XVIII^{ème} siècle qui le placera sur un piédestal, pour plusieurs raisons. Parmi celles-ci, il y a la diffusion large de sa théorie (à laquelle de grands noms comme Laplace donneront un cadre philosophico-mathématique solide) et les succès rencontrés dans la prédiction des phénomènes. On peut se souvenir pour ce dernier cas de la prédiction de Halley à propos de la comète qui portera son nom. Dans le siècle précédent, la métaphysique gardait encore toute sa superbe, chez Descartes par exemple. On pensera à sa fameuse métaphore de l'arbre déclinée dans ses *Principes*.

mathématiques, elle souffre de ce défaut majeur qui est l'absence d'universalité et de nécessité dont l'existence est attestée par des lois. Cette universalité continuera à être célébrée et la puissance des mathématiques avec elle, lorsque tout au long du XIX^{ème} siècle elle aidera à affiner la physique céleste. Kant aura eu ce flair de comprendre que son siècle marquait le début d'une ère nouvelle : celle de l'avènement d'une science dont toute pensée philosophique soucieuse de sa propre cohérence devra tenir compte, même s'il manquera de voir que la logique était, elle aussi, à l'aube d'une transformation majeure.

2-Kant : une postérité problématique ?

En se prononçant sur les mathématiques et la logique dans la *Critique de la raison pure*⁴, Kant rejoint la plupart de ses contemporains pour réaffirmer leur nature non empirique et l'origine non psychologique de leurs concepts. Mais, il rompt aussi avec une tradition bien installée en défendant l'idée que les mathématiques sont portées par l'intuition et la non-analyticité⁵. Les propositions mathématiques ne sont pas que la simple expression formelle de concepts ou de vérités. Elles ajoutent quelque chose à notre connaissance ; elles produisent quelque chose. Pour user d'un langage propre à notre contemporanéité, nous dirons qu'elles ont une *valeur cognitive*. Leur secret réside dans la possibilité ou l'existence de *jugements synthétiques a priori*. Puisqu'il est question d'augmenter la connaissance, il doit bien y avoir une activité synthétique. En outre, pour autant qu'il s'agisse de l'être humain, il est impossible de parler de connaissance sans *intuition sensible*. Celle-ci doit être appréhendée sous deux aspects : la sensation et la sensibilité. La sensation constitue le contenu, la matière même de l'intuition ; ce qui nous affecte et imprime sa marque en notre esprit. La première, en tant qu'elle est liée intrinsèquement à l'objet, est proprement empirique, dans le sens le plus strict du terme. Par contre, la seconde, en tant que *cadre* recevant les impressions, traduit la forme et désigne par là même ce que l'auteur nomme les *formes a priori de la sensibilité*. L'intuition, au sens strict, donne donc un contenu à la connaissance, tandis que son aspect formel indique la nature *transcendantale* de la connaissance mathématique. Dans le même mouvement, Kant fait de la logique formelle d'inspiration aristotélicienne la seule science analytique. Il la disqualifie au motif qu'elle n'a rien produit depuis Aristote et ajoute qu'elle

⁴ Selon A. Tremesaygues et B. Pacaud, 1905, p. 15, *La critique de la raison pure* « (...) renferme une théorie de l'expérience et une théorie de la science sans lesquelles il est absolument impossible de constituer une philosophie sérieuse ».

⁵ Les discussions intenses sur la nature et les fondements des mathématiques qui seront menées à la fin du XIX^{ème} siècle et qu'on retiendra en histoire et philosophie des mathématiques sous le nom de querelle des fondements remettront au-devant de la scène ces questions. Frege que nous verrons dans la suite du point sera un des animateurs de ces discussions.

ne produira probablement plus rien en matière de connaissance. Les mathématiques, tout au contraire, échappent à ce sort : elles ne se réduisent pas aux propositions analytiques de la logique dont les prédicats n'ajoutent rien aux sujets. A ce propos il écrit (1905, p.17) :

« Que la *logique* ait suivi ce chemin [le chemin sûr d'une science] depuis les temps les plus anciens, le fait que, depuis ARISTOTE, elle n'a été obligée de faire aucun pas en arrière, suffit à le montrer : je suppose en effet que l'on ne voudra pas lui compter pour des améliorations la mise au rancart de quelques subtilités superflues ou une détermination plus claire de son exposé, choses qui touchent plutôt à l'élégance qu'à la certitude de la science. Ce qu'il faut encore admirer en elle, c'est que, jusqu'à présent, elle n'a pu faire, non plus, aucun pas en avant et que, par conséquent, selon toute apparence, elle semble close et achevée ».

Selon Kant, certains ont cru pouvoir étendre le domaine de la logique en lui ajoutant un chapitre de psychologie par l'évocation de différentes facultés de la connaissance ; d'autres en lui rattachant la question, métaphysique d'après lui, de l'origine de la connaissance et des degrés de certitude ; d'autres encore en lui adjoignant des interrogations qui concernent nos préjugés et qui sont de type anthropologique. Toutefois, il ne voit dans ces efforts que la traduction d'une ignorance de la nature de la science logique, nature qui est d'être *formelle* et « qui l'autorise et même l'oblige à faire abstraction de tous les objets (*objecten*) de la connaissance et de leurs différences, par suite de quoi l'entendement n'a à s'y occuper absolument que de lui-même et de sa forme » (Kant, 1905, p. 17).

Il s'est bien efforcé dans la *Critique de la raison pure* de surmonter cette stérilité déclarée de la logique formelle par la proposition d'une logique qu'il qualifie de transcendantale. Celle-ci est intéressante sur le plan de la théorie de la connaissance en général ; mais, elle n'aura pas la faveur de la postérité qui verra la logique formelle sortir de sa supposée stérilité et s'engager dans une période de bouleversements féconds dont notre science contemporaine est héritière. Ces bouleversements sont orchestrés par des mathématiciens, logiciens et philosophes tel que Frege. Nous exposons dans ce qui suit la posture novatrice de ce dernier pour révéler les limites de celle de Kant ainsi que ses prédictions inexacts.

Frege (1971, p. 70-71) revendique d'ailleurs en premier cette posture nouvelle par rapport à ses contemporains et à ses devanciers. Répondant dans l'article « Sur le but de l'idéographie » à ce qu'il considère, de la part de E. Schröder, comme une méprise ou une mésinterprétation de sa pensée, il en profite pour défendre l'originalité de sa position vis-à-vis de Boole et d'Aristote. Il s'explique en ces termes :

« Je n'ai pas voulu donner en formules une logique abstraite, mais donner l'expression d'un contenu au moyen de signes écrits, et d'une manière plus précise et plus claire au regard que cela n'est

possible au moyen des mots. En fait, je n'ai pas voulu créer seulement un *calculus ratiocinator* mais une *lingua characteristica* au sens de Leibniz (...) ».

Ces dires réfèrent directement au langage formulaire⁶, à la *technique* idéographique qu'il a promue. Le contenu de jugement dont il rend techniquement possible la transcription, appliqué à la proposition, en traduit la pensée ou le sens. Dans « La pensée », page 173, Frege précise : « (...) j'appelle pensée [Gedanke] ce dont on peut demander s'il est vrai ou faux. Je compte donc parmi les pensées ce qui est faux, tout comme ce qui est vrai. Je dirai : la pensée est le sens d'une proposition, sans affirmer pour autant que le sens de toute proposition soit une pensée ».

Lorsque, également, du contenu de jugement⁷ on passe au jugement, toujours suivant le style idéographique, ce sens en est forcément affecté. « Tous les énoncés sont l'expression logique d'un contenu, ce qui se traduit par le fait que toute combinaison de signes est précédée, dans l'idéographie, du signe de jugement ». (Suzanne Leblanc, 1982, p. 32.).

Les formules idéographiques ne sont pas « une logique abstraite », mais bien « l'expression d'un contenu ». Elle est loin d'être ce calcul aride que Kant évoquait à propos de la logique formelle aristotélicienne, une simple symbolique ou *calculus ratiocinator*. Elle signifie plus : c'est une *lingua characteristica*. Là réside toute la différence, selon Frege, entre son langage formulaire et celui de Boole.

Mais, la plus grande nouveauté qu'il a introduite est le remplacement de la structure sujet-prédicat par la structure argument-fonction. Des siècles durant, la structure sujet-prédicat héritée d'Aristote, qui est la seule que Kant connaissait et sur laquelle il fonde sa distinction entre l'analytique et le synthétique, imprégna la logique et resta le canon dans l'analyse des propositions. A la rigidité de la première correspondent la souplesse et la fécondité de la dernière⁸. Avec elle, l'incomplétude de la fonction (du concept), c'est-à-dire son *insaturation* pour parler comme Frege, rend possibles plusieurs combinaisons. « Si la logique était une logique de concepts, elle n'aurait pas le pouvoir généralisant qu'elle détient,

⁶ Un langage formulaire se dit de tout langage symbolique, non naturel, par opposition aux langues naturelles. On pensera principalement à la logique et aux mathématiques. Dans les *Ecrits logiques et philosophiques*, Frege expose les principes de son idéographie (littéralement graphie des idées) dans l'article « Sur le but de l'idéographie ».

⁷ Le trait de contenu a cette graphie —, et le trait de jugement celle-ci : |. En jugeant du contenu, c'est-à-dire en se prononçant sur sa vérité on obtient la combinaison suivante |—.

⁸ Car c'est une *lingua characteristica* qui est un « calcul de la déduction » (« Sur le but de l'idéographie », p. 71). Et la déduction, ou la démontrabilité, telle qu'elle est entendue par Frege, est loin de cette sécheresse et de cette rigidité qu'on a souvent reprochés à la forme prédicative aristotélicienne. Il s'agit d'un véritable *parcours* au cours duquel se déploie toute la fécondité du jugement.

et qui seul lui permet une visée plus fondamentale aussi large que celle que Frege a voulu lui accorder » (S. Leblanc, 1982, p. 34).

S'il y a une nouveauté de la structure argument-fonction comparativement à la structure sujet-prédicat, c'est aussi parce que Frege inverse le rapport de détermination sémantique entre les termes élémentaires et la proposition. Il exprime cette pensée à la page 122 des *Fondements de l'arithmétique* : « On doit rechercher ce que les mots veulent dire non pas isolément mais pris dans leur contexte ». Trivialement, on traduit cette idée en disant que les « mots n'ont de sens que dans leur contexte ». Nous reprendrons à notre compte l'expression de Leblanc⁹ (p. 28) en parlant à ce propos de *principe contextuel*. Une des raisons qu'avance l'auteur est que la signification de la proposition n'est pas déterminée par les mots du dictionnaire. Car, si on accordait à ces derniers ce pouvoir, on ne sortirait pas alors des représentations individuelles qui, par définition, sont un obstacle à l'accès au sens dont l'existence et la saisie restent liées à l'univers linguistique, *mais objectif*, de la proposition. Cette conséquence du choix de la structure argument-fonction a donc un impact sur le contenu, c'est-à-dire sur le sens. Une de ses autres conséquences est la *préséance* du jugement sur le concept, ainsi que nous le rappelle Frege (« Sur le but de l'idéographie » p. 74) :

« Schröder écrit que mon idéographie n'a rien de commun avec le calcul booléen des concepts mais s'apparente plutôt au calcul booléen des jugements. C'est bien là une des différences les plus significatives entre ma conception et celle de Boole, et j'ajouterai celle d'Aristote, que je ne pars pas des concepts mais des jugements ».

Et c'est là le second principe frégréen d'après Leblanc.

« Ces deux principes font pour une bonne part l'originalité de la pensée frégréenne du langage, et ils orientent de façon déterminante l'analyse qu'effectue Frege des énoncés des langages logiques. Le premier est à l'origine de la substitution de la structure fonction-argument au schéma sujet-prédicat qui avait fait office, dans une tradition remontant jusqu'aux Grecs, de structure interne des énoncés élémentaires. Le second encadre la thèse de l'autonomie des pensées, c'est-à-dire des sens d'énoncés d'un langage logique, autonomie qui entre, selon Frege, dans le type d'objectivité propre à la logique. (Leblanc, p. 28-29) ».

⁹ On doit en réalité la formalisation de ce principe à Dummett (1973) dont les études sur Frege ont eu un impact considérable. Pascal Engel rappelle cette source, dans un article paru plus tard (in M. Marion et A. Voizard, 1998, p. 5), en parlant de principe de *contextualité*. Il cite exactement le même passage, que nous avons aussi cité et que Leblanc aussi a rapporté. On retrouve l'énonciation de ce principe accompagné d'autres à la fin de l'introduction aux *Fondements de l'arithmétique* où il occupe la deuxième place, la première étant réservée au principe de séparation entre le subjectif et l'objectif et qui réfère à la distinction entre sens et représentation et à la critique du psychologisme.

Frege a donc bien innové et mérite pour cela amplement la place qu'on lui accorde dans la réflexion sur la logique et le langage. Tous les auteurs qui ont développé des théories dans ce domaine dans les décennies qui ont suivi ses travaux, jusqu'à aujourd'hui, se positionnent par rapport à lui. Certains rejettent tout ou partie de ses concepts, d'autres les enrichiront en infléchissant tel aspect ou tel autre.

Nous pouvons donc dire que les *prédictions pessimistes* de Kant à propos de la logique se seront avérées fausses. Cependant, le bilan est loin d'être totalement en sa défaveur. Malgré les attaques qui ont surgi de temps à autre pour invalider la distinction entre l'analytique et le synthétique, l'une des plus remarquables étant celles de Quine notamment dans « Two dogmas of empirism » (1951), celle-ci informe encore nos catégories logiques et épistémologiques. Des pans importants voire essentiels de la théorie de la connaissance reposent ou ont reposé sur cette typologie des propositions. On pensera à toutes les réflexions menées dans le cadre de l'empirisme logique et en particulier par Carnap.

Un autre héritage de la philosophie kantienne peut être évoqué : ce que nous appelons le constructivisme épistémologique. Au-delà des variantes et des contradictions qui parfois leur sont inhérentes, on peut s'accorder sur le fait que tous les constructivismes suivent le même fil rouge : *la connaissance relève du construit*. Et c'est bien un legs du criticisme, qui traduit tout à fait cette révolution copernicienne que Kant, au fond de lui-même, croyait avoir accomplie. C'est le sujet qui élabore la connaissance ; c'est autour de lui que les objets à connaître doivent orbiter comme les planètes le font autour du soleil. Dans le domaine particulier de l'épistémologie, Gaston Bachelard fait certainement partie de ceux qui ont repris et fructifié cet héritage.

Conclusion

L'importance de Kant en philosophie morale (et politique) ne doit pas occulter le fait qu'il a été dans un dialogue nourri avec la science de son temps. Cette dimension du philosophe de Königsberg se manifeste dans ses œuvres majeures et peut justifier qu'on le classe au rang d'inspirateur ou même d'initiateur de la pensée épistémologique moderne. Les philosophes ne mettent pas toujours en avant l'enracinement du kantisme dans cette science mathématique et galiléo-newtonienne. Cependant, il faut reconnaître qu'en philosophie des mathématiques, on semble mieux prendre la mesure de cette importance. On y souligne de plus en plus à quel point certaines de ses idées, comme celle d'intuition, ont alimenté le

travail créateur de grands esprits tel que Poincaré. Ce caractère séminal de ses écrits diminue peut-être la « cécité » de son jugement concernant la logique.

Bibliographie

- Babin, Eugène [1945] « L'objet de l'intuition sensible selon Kant, et l'objet de la physique mathématique », *Laval théologique et philosophique*, volume 1, numéro 1, 168-176. DOI : id.erudit.org/iderudit/1019744ar
- Bachelard, Gaston [1934], 2009, *Le nouvel esprit scientifique*, Quadrige, Paris : PUF
- Dummett, Michael [1973], *Frege. Philosophy of language*, Evanston, New York, San Francisco, London : Harper and Row Publishers.
- Dupond, Pascal, *Le temps. Observations sur la conception kantienne du temps*, *Philopsis, Revue numérique*, <http://www.philopsis.fr>, 1-27.
- Frege, Gottlob [1971], *Ecrits logiques et philosophiques*, trad. C. Imbert, Paris : Le Seuil.
- Frege, Gottlob [1969], *Les fondements de l'arithmétique*, trad. C. Imbert, Paris : Le Seuil.
- Hume, David [1739], 2009, *A Treatise of human nature. Being an attempt to introduce experimental method of reasoning in moral subjects*, New York: Oxford University Press.
- Kant, Emmanuel [1781,1787], 1905, *Critique de la raison pure*, trad. A. Tremesaygues et B. Pacaud, Paris : Félix Alcan.
- Kant, Emmanuel [1788], 2016, *Critique de la raison pratique*, trad. François Picavet Quadrige, Paris : PUF.
- Kant, Emmanuel [1783], 2000, *Prolégomènes à toute métaphysique qui se veut présenter comme science*, trad. L. Guillermit, Paris : Vrin.
- Leblanc, Suzanne [1982], *Contexte et signification logique des énoncés élémentaires*, Thèse de doctorat, Université du Québec.
- Leibniz Gottfried Wilhelm [1765], 1990, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Paris : GF Flammarion.
- Quine, Willard Van Orman, 1951, 'Two dogmas of empirism', *The philosophical review*, 60, 20-43.

